

Critique du Journal (La Pléiade)
dans "Études" 20 janvier 1940 par Paul Archambault

18

ÉDITIONS
Rue Monsieur, 15, VII

20 JANVIER 1940

« TENTER DE VIVRE »

LE JOURNAL D'ANDRÉ GIDE

Quelle émotion pour le chrétien de retrouver au centre pour ainsi dire géographique du *Journal* d'André Gide¹, telle une cime entre ses deux versants, ces pages d'attente et de prière qu'il écrivait pendant la guerre de 1914 et, sous le titre de *Numquid et tu...?*, dédiait à son ami Charles Du Bos !

Ah ! nous le savons bien, à peine publié, l'auteur n'avouait plus qu'à demi ce petit ouvrage quasi clandestin², et il se hâtait de redescendre vers les terres basses qu'il déclare aujourd'hui n'avoir plus aucune envie de quitter. Nous croyons toutefois que cette fine acête marque toujours l'un des points où le paysage tourmenté se compose et s'organise. Un de ceux aussi où affleurent et se découvrent certaines des couches indestructibles du sol, soulevé ici par on ne sait quelle poussée des profondeurs. Et nul déplacement de perspective ne saurait rien changer aux conclusions d'une solide géologie.

Nous le savons aussi, nous risquons fort de déplaire à l'auteur en choisissant, pour parler d'une œuvre qui se veut avant tout œuvre d'art, un point de vue de moraliste, risquant de rester extrinsèque, peut-être de devenir déformant. Sans

1. André Gide, *Journal*, 1889-1939. Bibliothèque de la Pléiade, Éditions de la *Nouvelle Revue française*. La partie du *Journal* antérieure à 1932 avait déjà figuré dans les *Œuvres complètes*. Mais la partie postérieure restait inédite. D'autre part, on a « reversé » ici un certain nombre d'opuscules et de « feuillets » épars qui prennent à cette place une signification et une valeur nouvelles. Tel est précisément le cas de *Numquid et tu...?*

2. « Je ne veux pas que l'on se trompe sur la valeur du témoignage que ces pages apporteront. Sans doute les signerais-je encore aujourd'hui de tout mon cœur. Mais, écrites durant la guerre, elles gardent un reflet certain de l'angoisse et du désarroi de ce temps ; et si, sans doute, je les signerais encore, je ne les écrirais peut-être plus. » (Avant-propos de l'édition de 1924, *Journal*, p. 606.)

doute allons-nous nous voir ranger dès l'abord parmi ces critiques qui songent beaucoup moins à comprendre l'écrivain qu'à s'armer de lui ou contre lui... Mais nous en appellerons ici de Gide à Gide lui-même. Car ce même homme qui demande à être jugé avant tout en artiste, c'est le même qui écrivait dès 1910 (*op. cit.*, p. 308) : « Je n'ai jamais écrit aucun livre sans avoir un besoin profond de l'écrire, *le Voyage d'Urien* excepté ; et encore il me semble que j'y ai mis beaucoup de moi, et que, pour qui sait lire, il est, lui aussi, révélateur. » André Gide n'est pas de ces créateurs, s'il en existe vraiment, à qui leur création s'impose pour ainsi dire du dehors, sans appel ni complicité intérieurs. Ce « besoin profond » dont il parle, nulle volonté étrangère ne le dépose en lui ; c'est le besoin de sa volonté même, ou plutôt de l'une des volontés qu'il a suscitées en lui, et qui pour le contredire useraient encore de lui. Si l'on appelle « gratuite » une œuvre où tout serait caprice et fantaisie, jeu désintéressé de la pensée ou de la sensibilité, rien de moins gratuit que l'œuvre d'André Gide. C'est ce qui fait peser sur lui ces responsabilités dont il s'est, hélas ! longtemps trop peu soucié. C'est ce qui lui confère aussi cette authentique noblesse dont nous nous refusons à le frustrer.

Non, la rencontre du Christ n'a point été dans la vie de Gide un épisode comme un autre, sans plus de conséquence qu'un autre. Non, l'attente chrétienne de l'éternité et du salut, la soif chrétienne de sincérité, de pureté, d'humilité, de détachement, de liberté, de lumière, n'a point passé en lui comme un phénomène de rêve, un thème momentané d'inspiration... Il n'est rien où il se soit trouvé plus essentiellement, plus durablement engagé. Nous le voyons aujourd'hui mieux que jamais.

*
* *

Nous ne parlons pas ainsi pour atténuer les aspects perfidement, violemment, en fin de compte délibérément antichrétiens, de l'œuvre, ni pour rien excuser des multiples méfaits dont à ce titre elle est chargée : toutes choses que nous retrouverons, au contraire, chacune à sa place.

Mais d'abord il importe de déblayer la discussion d'un certain nombre de notions factices. Il est des légendes qui ne résistent pas à la lecture du *Journal* ; celle d'un Gide morbide, qui ne trouverait d'intérêt qu'à l'anormal, au nauséabond ; celle d'un Gide égoïste et égotiste, incapable de sortir de lui-même, de partager la vie d'une communauté, d'éprouver un mouvement de charité ; celle d'un Gide démolisseur et pervers, dont la joie serait d'entraîner les autres aux expériences où il s'est lui-même perdu ; celle d'un Gide satanique, qui aurait passé un pacte nouveau avec le Malin.

Me sera-t-il permis de dire que ce qui m'a frappé plutôt dans le *Journal*, c'est l'importance des éléments d'humanité normale et saine qu'il enferme ? Il est curieux de voir quelle place tiennent les soucis et les obligations de famille chez cet ennemi des « foyers clos » ; et si les jugements qu'il est amené à porter sur les siens ne sont pas exempts de sévérité, ils sont rarement marqués d'indifférence. Sa vive antipathie pour Barrès¹ et le nationalisme barrésien² ne l'empêche pas de sentir avec intensité la force de la communauté française, et surtout le prix exquis de la culture française. Le spectacle de la souffrance et de l'iniquité lui a toujours été extrêmement pénible ; non tant à sa sensibilité, dont il sait et confesse qu'une nouvelle poussée de l'« élan vital » suffirait à le libérer, qu'à sa raison et à sa conscience, toujours lucides et plus difficiles à satisfaire. L'expérience communiste de Gide s'éclaire ici d'un jour sans équivoque.

Aussi bien le mot « expérience » répond-il mal en l'espèce à la réalité des choses. Sans doute, avec quelques naïfs, et d'autres qui ne l'étaient pas, Gide a-t-il été séduit par l'annonce d'un homme « nouveau » et — ô paradoxe ! — définitivement « libéré », qui serait né dans les neiges de Moscou, et s'est-il montré curieux de savoir de quoi exactement il retournait : un de ses principes (il en a aussi) est que « l'homme est à faire, à devenir ». Mais il y a plus et meilleur. De bonne heure Gide a dit quelle gêne, ce lui avait été d'être né riche, de n'avoir même pas à gagner sa vie en un monde où « le

1. Cet « asiatique » qui « sent le ténor et l'odalisque ». (*Op. cit.*, p. 767.)

2. Pour des raisons notamment biologiques : il y a des plantes qui supportent, qui demandent même la **transplantation**.

bonheur le plus simple est permis à trop peu de gens » et on « la plainte et la protestation des autres couvrent toutes les harmonies de la terre et du ciel » (p. 1187). Ce malaise semble s'être précisé dans sa vieillesse au point de devenir parfois intolérable. « Il faudrait, pour prêter l'oreille, n'être pas assourdi par des plaintes. Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse. Où se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse » (p. 1211). Nécessité supérieure, sorte d'instinct spirituel qu'on s'étonne moins, dès lors, de voir Gide apparenter à ses préoccupations religieuses. « Il faut bien que je le dise, ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile. C'est l'Évangile qui m'a formé. Ce sont les préceptes de l'Évangile, selon le pli qu'ils ont fait prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont en moi fortifié ce dédain, cette répugnance (qui déjà sans doute était native) à toute possession particulière, à tout accaparement » (p. 1176). Au fond, l'esthète André Gide est ici tout proche du vieux militant quarante-huitard parlant du « camarade Jésus ». On peut se sentir choqué de leurs familiarités, étonné de la fragilité de certaines de leurs déductions ; on ne peut méconnaître en eux l'accent d'une authentique humanité.

S'il est par ailleurs un auteur qui justifie la définition de Perreur comme vérité déviée, dévoyée, « devenue folle », c'est bien André Gide. Cet appétit de vie, de bonheur, de ferveur, d'exaltation, qui éclate en lui au sortir d'une adolescence paralysée par la timidité et sensible déjà à l'hypocrisie des conformismes ; ce refus de l'illusion, cette exigence de souple, docile et précise exactitude qui marque de plus en plus sa vieillesse et fait notamment de sa langue une des plus claires en même temps que des plus ductiles dont puisse s'enorgueillir notre littérature ; cette abomination du mensonge, cette sorte de frénésie de sincérité qui l'incite à rechercher et à dire de préférence ce qu'il sait devoir déplaire et scandaliser, et, par crainte de la flatterie des autres ou de la sienne propre, l'entraîne aux extrêmes frontières du cynisme ; cette aptitude réelle au repli, au renoncement, voire à l'effacement ; cette crainte de céder à l'attrait du facile, du confortable, spirituel

ou matériel, qui lui fait juger la recherche du salut personnel comme une forme perfide d'égoïsme ; cette dévorante passion de la liberté dont nous aurons à dire les méprises, comment ne pas y voir certains des ingrédients de toute véritable spiritualité ?

Assurément la souffrance n'en est que plus vive, pour le chrétien, de voir affubler d'un manteau évangélique quelques-unes des pires falsifications auxquelles puissent prêter ces grandes idées. Quand il lit certaines pages de *Si le Grain ne meurt*, le rouge lui monte au front, de cet exergue audacieusement emprunté à l'Évangile de Jean et à l'enseignement du Sauveur. Pourtant, nulle intention de blasphème n'a présidé au déguisement. La vérité est que tout, chez Gide, problèmes et solutions, aspirations et déceptions, élans et révoltes, porte la marque chrétienne, est inconcevable hors d'une atmosphère chrétienne. Il suffit de réfléchir à ce qui le sépare des maîtres qui l'ont le plus influencé, un Nietzsche ou, hélas ! un Oscar Wilde. Ou, prenant la question par un autre bout, à son indifférence relative en face d'un Goethe, « qui s'élève si haut dans le ciel païen », mais « demeure, dès qu'il s'agit du christianisme, dans des régions si tempérées » (p. 918).

Nous ne le lui faisons pas dire. Nous n'interprétons pas. « Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, sans Em...¹ qui orientait ces pieuses dispositions, je n'eusse écrit ni *André Walter*, ni *l'Immoraliste*, ni *la Porte étroite*, ni *la Symphonie*, etc., ni même, peut-être, *les Faux-monnayeurs*, par regimbement et protestation » (p. 1052). Et quelques lignes plus haut : « Encore aujourd'hui je garde une nostalgie de ce climat mystique où mon être s'exaltait alors ; la ferveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée ; et l'ardeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est qu'une contrefaçon dérisoire. » Il est vrai que, dans un scrupule de sa

1. Sur le drame de son foyer, Gide s'est interdit de s'expliquer. Nous ne savons rien de plus, finalement, que ce que laissait déjà entrevoir la fin de *Si le Grain ne meurt*. J'entends, nous lecteurs. Mais ceux qui ont vu, ceux qui ont touché confirment ce que nous pouvons soupçonner : au prix d'une grande souffrance a continué à brûler là, au centre de cette destinée ténébreuse, une pure lumière d'espérance. Celle-là même qu'il faut souhaiter à Gide de trouver au-dessus de son lit de mourant.

terrible sincérité, il ajoute : « Du moins m'apparaît-elle ainsi, à présent que mes sens vieillissent. » Mais quelle sincérité nous obligera à croire que l'ivresse de la passion présente est forcément plus clairvoyante que l'attention penchée du souvenir ?

*
* *

Et pourtant le fait est là de ces livres bravant tant de choses qui nous sont précieuses et chères. Le fait est là de ces exhibitions plus que désagréables auxquelles nous avons été conviés. Le fait est là de la sécheresse, de l'ironie, du sophisme, du défi, et peut-être du désespoir dévastant trop souvent une vie chargée de promesses et pleine de dons. Le fait est là de mille et mille ravages causés dans des âmes séduites ou troublées... Comment cela s'est-il produit ? Où est la fuite fatale ? La fuite d'amour, de clairvoyance et d'énergie ?

Une affirmation revient plusieurs fois dans le *Journal*, qui ne surprendra pas le lecteur déjà familiarisé avec l'œuvre : Gide n'a jamais pu écrire un livre, accueillir un sujet, se prêter à un sentiment, sans éprouver tout de suite le désir d'écrire le livre, d'accueillir le sujet, de se prêter au sentiment exactement contraire. C'est ainsi que *l'Immoraliste* est jumeau de *la Porte étroite*, et le préambule de *Corydon* contemporain de la Préface aux *Lettres de Dupouey*. « D'année en année j'ai reporté *la Porte étroite*. Qui donc persuaderai-je que ce livre est jumeau de *l'Immoraliste* et que les deux sujets ont grandi concurremment dans mon esprit, l'excès de l'un trouvant dans l'excès de l'autre une permission secrète et tous deux se maintenant en équilibre ? » (p. 366). Et encore : « Sitôt rentré, j'ai écrit tout d'une haleine les pages de préambule à *Corydon*, en réaction à la Préface aux *Lettres de Dupouey* que j'achevais le matin même » (p. 644). Comme on voit par ce dernier exemple, il suffit parfois d'une journée pour que l'aiguille rebrousse chemin et parcoure le champ entier de son oscillation. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir un même ouvrage révéler au-dedans de soi cette dualité plus ou moins avouée. *La Porte étroite*, certains l'ont lue comme une âpre satire, les autres comme une page d'hagiographie...

Qui est André Gide ? Aujourd'hui comme hier, cette personnalité systématiquement décevante échappe à la définition. Gide professe que « la sensation est plus belle encore que la pensée » (p. 309); mais son rationalisme n'est pas moins exigeant que sa sensualité. Il est l'homme de l'instant, de l'instant fugace et irremplaçable ; mais, dans cet instant, « dès à présent », il demande à vivre l'éternité (p. 591). Il s'insurge si on lui interdit de résister à son désir ; mais il affirme à l'occasion, non sans droit, semble-t-il, son goût de la difficulté, de l'obstacle, de la contrariété. Il est cynique, provocant ; mais il se plaint que le public ne lui sache pas gré d'une retenue, d'une réserve qu'il lui plaît aussi de manifester. Il aime consentir, concéder, acquiescer ; mais avec de subites reprises pleines de violence et d'irritation. Il proclame que « l'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel » (p. 594) ; mais c'est une des individualités les plus ombrageuses, les plus irréductibles qui soient. Il abrite en lui « un petit garçon qui s'amuse » et « un pasteur protestant qui l'ennuie » (p. 250). Il a « la haine du mysticisme », mais sait bien que son « angoisse est d'ordre quasi-mystique » (p. 1109). Il juge le catholicisme « inadmissible », le protestantisme « intolérable », et se sent « profondément chrétien » (p. 367).

Primat du désir et de la préférence ? Constante disponibilité, et savamment entretenue, d'un esprit *ad libitum* et « sans pente » ? Insatiabilité, refus de choisir et de rien sacrifier, volonté éperdue de tout goûter, de tout étreindre ? Sans doute ; et dans ce tumulte de voix, c'est toujours le chant des *Nourritures terrestres* qui s'élève le plus haut, le plus clair ; c'est lui qui porte l'orchestration. Mais sans remettre en question ce qui, à cet égard, tant de fois déjà a été dit et redit, il faut aller plus loin que la première impression et essayer de remonter aux causes profondes.

Besoin d'ubiquité, d'universelle présence : beaucoup d'âmes, en tout temps, en ont été tourmentées ; bien peu, même parmi les simples et les craintives, y échappent tout à fait. Sans l'avoir inventé, le vieux dilettantisme en a fourni d'assez belles illustrations. L'originalité de Gide est d'y avoir jeté — inconnues à un Renan, à un France, à un Barrès — d'une part une attirance de l'extrême, d'autre part une impatience

de liberté qui lui confèrent une virulence et une grandeur extraordinaires, et portent une entreprise de divertissement aux limites de la tragédie.

Ni le constant atticisme d'expression de Gide ne doit non faire illusion, ni cette timidité subite que lui inspire parfois dans l'action soit la crainte de contrister, soit le sentiment de son instabilité : l'excès l'attire sombrement. Cet homme au langage si raisonnable et si tempéré, même lorsqu'il n'y s'y risque pas pour son compte (car il est timide à l'occasion nous le répétons après lui), s'arrête fasciné et complice devant un spectacle de démesure et de déraison. « Il faut que j'aill aussi loin que possible » : cette formule de Wilde pourra lui être une devise, avec cette autre de lui-même : « Les extrêmes me touchent. » Il est né, comme on sait, moitié cévenol et moitié normand, les altitudes et les glaciers ne l'ont jamais beaucoup vu ; mais son paysage spirituel est tout l'inverse : plein de pics, d'arêtes et de gouffres ; partout appelant l'ascension périlleuse et exposant à la chute irréparable. En tant qu'artiste, rien ne le ravit sans doute plus que l'œuvre d'un Sophocle ou d'un Racine ; en tant qu'homme ce sont les grands souffles polaires qui le bouleversent, ceux qui traversent l'œuvre d'un Nietzsche, par exemple, ou d'un Dostoïevski.

Curiosité de psychologue : l'homme est plus original et plus divers quand il outrepassé. Recherche du frémissement intérieur : le bonheur, le plaisir sont mets fades encore ; la joie, la volupté réveillent mieux ; la dévotion ne serait quasiment rien sans la ferveur, l'amour sans l'ivresse. Thèse philosophique ici et là esquissée : « L'étincelle de vie ne saurait jaillir qu'entre deux pôles contraires, et d'autant plus belle et grande qu'il est entre eux plus de distance et que chacun de ces pôles reste chargé d'une plus riche opposition » (p. 801)

Toutes les démarches essentielles de Gide : appel à la vie de *Nourritures*, élan mystique de *Numquid et tu... ?*, « provocation » de *Corydon*, enthousiasme communiste des années 1932 et 1933 seront marqués du même besoin de grand départ, de radicale rupture, de cap mis vers les terres les plus lointaines, les moins connues. Il arrivera que l'aventure tourne court : précisément au point où elle ne promet plus

que du moyen, du commun, de l'usagé. Mais il arrivera aussi que l'expérimentateur se pique au jeu et, malgré les résistances, insiste, s'obstine, redouble; c'est le scandale; on sait assez qu'il n'est pas pour faire reculer Gide, que plutôt il l'aiguillonne.

Mais pourquoi en fin de compte ce besoin de l'« aussi loin que possible », de l'« extrême » (nous nous gardons bien de dire, pour ne pas encourager un contresens trop fréquent, de l'absolu)? Chez certains, qui ont plus de muscles que de nerfs, satisfaction de puissance; chez Gide, qui a plus de nerfs que de muscles, satisfaction de liberté.

Liberté: s'il y a une constante dans cette vie inconstante, c'est bien celle-là. Liberté de la pensée à l'égard de tous les dogmatismes; liberté de la conduite à l'égard de tous les conformismes; liberté du choix à l'égard de toutes les contraintes. Combien révélatrice la brusquerie de sa dérobade dès qu'une dépendance quelconque s'annonce! Un séjour a été agréé, une amitié s'est nouée, une conviction semble s'asseoir, une tâche a été commencée; tout d'un coup, voici notre homme en fuite! Que s'est-il passé? Rien d'autre sinon qu'il a cru apercevoir la menace d'une chaîne. Peu importe que la raison soit ici en mesure d'opposer à l'instinct quelques bons arguments. Cet esprit, par ailleurs si souple, ne fait pas de distinction pourtant essentielle: celle d'une liberté d'anomie, exclusive de toute dépendance, au moins de caractère perdurable et soustraite aux caprices du désir; et d'une liberté d'autonomie, exclusive seulement de toute dépendance que la conscience et la volonté ne pourraient sincèrement ratifier, assumer, intérioriser en quelque sorte à la personnalité vivante. Il veut bien servir, il lui plaît même de servir, mais à condition, précise-t-il, que le consentement d'avance acquis soit en outre « renouvelable à toute heure, et que la raison et l'amour m'en dictent sans cesse les clauses à neuf » (p. 670). Mais dans notre monde instable, quel mobile ou motif de conduite pourrait résister à cette exigence? Foi ou négation, souvenirs du passé ou projets d'avenir, amour ou haine, possession et poursuite même: tout dans cette perspective devient esclavage.

Mais si la liberté est pouvoir inconditionné de dire oui

et de dire non, de prendre et de quitter, de se donner et de se refuser, où donc s'affirmera-t-elle mieux qu'en face de l'extrême et dans l'extrême amplitude de l'oscillation volontaire ? Ainsi se noueront, se renforceront l'une l'autre les deux composantes essentielles de l'esprit gïdien. Parce que le plus lointain, le plus difficile est surtout ce qui l'attire, il faudra que rien ne limite sa liberté de mouvement. Parce que le sentiment de la liberté chez lui est fait de totale et constante disponibilité, il sera au maximum là où le champ des possibilités apparaîtra le plus vaste.

*
* *

Avons-nous dit toutes les métamorphoses, toutes les incarnations du Protée ? Loïn de là ; si tel avait été le but de notre étude, nous serions encore loïn de pouvoir conclure.

Mais peut-être ne sommes-nous pas loïn de toucher au principe même des transformations : besoin de se prouver à chaque instant l'absolu de sa liberté ; besoin d'être à chaque instant et sans condition maître de sa préférence et de son choix. Et c'est bien par là surtout qu'un Gide, malgré les élans dont son œuvre est traversée, semble s'être fermé l'accès de la foi, de l'espérance et de la vraie charité chrétiennes.

Esprit de liberté, résolution d'échapper aux servitudes du dehors et du dedans, certes, cela est chrétien, et non pas seulement par rencontre ou adoption. Dans saint Paul, dans l'Évangile même réside le germe qui devait produire (et n'a pas fini de produire) de si étonnantes fructifications. Métaphysique de la charité, a-t-on dit en parlant de la dogmatique chrétienne. Métaphysique de la liberté, peut-on dire à aussi juste titre. Les deux points de vue ne s'excluent pas et, au contraire, se commandent : charité afin que la liberté ne s'exerce pas à vide, égoïstement et stérilement ; liberté, afin que la personne, en se donnant, ne se perde pas elle-même.

Est-il expérience plus décisivement faite par l'homme moderne que celle du pouvoir désagrégateur, destructeur de la liberté, lorsqu'elle prétend se suffire à elle-même, être

à elle-même son point d'appui en même temps que son but; lorsqu'elle ne trouve plus dans les autres réalités ou valeurs qu'une occasion, en soi indifférente, de s'affirmer à soi-même sa propre transcendance; lorsqu'elle néglige de s'alimenter par l'amour en même temps qu'elle se dépense par l'effort? Certitude, règle, joie, élan, instinct et nature même, rien alors qui puisse être soustrait à cette flamme dévoratrice; quand tout le reste est consumé, il lui reste de se consumer elle-même, et elle n'y manque pas; un nihilisme plus ou moins radical, une totale désagrégation de la personnalité est à la limite de l'expérience.

C'est que l'acte d'une volonté libre est la synthèse au moins de deux forces : un bien ou valeur qui s'offre par le canal de la pensée ou de la sensibilité, apportant à l'être qui l'accueille à la fois détermination intellectuelle et force vitale; une initiative proprement volontaire grâce à laquelle ce bien reçoit l'honneur d'un consentement vraiment intérieur et personnel, et s'y sublime ainsi, mais sans s'y dissoudre jamais. Deux aspects d'une même opération. Aussi inséparables que le corps et l'âme, la matière et la forme. Et appelés à se développer en fonction l'un de l'autre. Plus une liberté est exigeante et audacieuse, plus le bien où elle s'incarne doit être substantiel et pour ainsi dire nourricier. Une liberté absolue ne peut se concevoir que dans le bien absolu.

Dira-t-on qu'un Gide compte justement au nombre de ces esprits à qui l'idée d'absolu ne pose plus de problème vivant, n'offre même plus de sens assignable? Et que dans le domaine du relatif, du fini, du sensible, de l'éphémère, où il s'est fixé, il reste assez de place pour se mouvoir et de délice pour s'enivrer, surtout à une pensée aussi agile, sans venir buter à ces lourdes « apories » de métaphysiciens?

Soit! Mais à condition à tout le moins que la règle du jeu soit respectée et que, sur ce bien proclamé relatif et fini, ne prétende pas s'appuyer en même temps une volonté d'infini et d'absolu. Or voici où nous retrouvons la grandeur tragique du destin d'un Gide : cette avidité métaphysique essentielle d'une âme que l'apparence n'enclôt pas, puisque à l'instant ce n'est rien moins que l'éternité qu'elle demande et à l'éclair desséchant du plaisir le rafraîchissement de la

totale joie. L'échappatoire des frivoles, à supposer qu'elle soit vraiment praticable, il se l'est interdite par ce sérieux émouvant qu'il apporte à sa tâche d'homme ; et la voie des vrais conquérants, qui est la voie de l'effort continu et persévérant, il se l'est fermée en rejetant toute discipline de continuité.

Y a-t-il une issue à une recherche ainsi engagée ? Ce n'est pas en tout cas le *Journal* qui nous permettra de l'affirmer. « Je n'imaginai que souriante, en dépit du chagrin, ma vieillesse, lisons-nous page 1315. Si je ne parviens pas à rejoindre la sérénité, ma philosophie fait faillite. » Et, page 1332, c'est sur ce cri désespéré que se ferme le volume : « Me voici libre comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement ; vais-je savoir encore tenter de vivre ? » L'aveu est assez lourd, assez cruel, pour qu'on ne se sente ni le besoin ni le droit d'insister.

PAUL ARCHAMBAULT.